

**Préparation au Séminaire d'Été 2022 - Étude du séminaire X de Jacques Lacan,
*L'Angoisse***

Mardi 16 novembre 2021

Président de séance : Valentin Nusinovici

Leçon 6, du 19 décembre 1962, présentée par Bernard Vandermersch

Texte

Je retiens deux propositions de Lacan dans cette leçon :

L'angoisse est encadrée – le fantasme est encadré et donc pose la question du cadre.

– Préliminaire :

L'angoisse névrotique est encadrée. Est-ce que la détresse, *l'Hilflosigkeit*, l'est ? *L'Hilflosigkeit* de Freud entendue comme l'état promis à la mort d'un nouveau-né sans secours ne semble pas l'être avant qu'apparaisse la figure encadrée du prochain secourable. Dès cet instant, selon *l'Esquisse*, apparaît une séparation, sinon un cadre, entre un noyau fixe, *das Ding*, et une partie variable. Mais le schéma vaudrait tout autant pour un petit animal.

Avec Lacan, ce prochain secourable parle et introduit dans le futur sujet un monde langagier structuré autour d'une faille. Une faille le plus souvent déjà bordée par l'éclat phallique. A la détresse devant la menace de la mort physique annoncée par une tension croissante puis décroissante au niveau du corps, se substitue l'angoisse du futur sujet devant l'énigme du désir de l'Autre : *Che vuoi ?* Cette superposition de l'angoisse à la détresse est propre à faire confusion entre mort du corps et *aphanisis* du sujet par le signifiant. Dans le séminaire, Lacan montre que l'angoisse est passage obligé entre jouissance et désir.

Lacan insiste sur le cadre du fantasme dans lequel va apparaître l'angoisse. De quoi est fait ce cadre ? L'angoisse, comme le fantasme sont-ils toujours encadrés ? La faille dans l'Autre que recouvre le fantasme est-elle toujours encadrée ? Cette faille est-elle toujours bordée ? Qu'en est-il de l'angoisse, phénomène de bord, si cette faille n'apparaît plus encadrée ?

Ces questions sont sous-jacentes au souci de nombreux analystes concernant le cadre de la cure et son aménagement selon les structures. C'est en effet par l'inhabituel ou l'inhabitable du cadre de la cure que se signale la psychose, mais aussi d'autres positions subjectives comme dans la psychosomatique. Je pense à Joyce qui évoque une vue de la ville de Cork dont le cadre est en liège (cork).

– Voyons dans cette leçon ce qui implicitement ou explicitement concerne le cadre :

Lacan réfute d'abord l'objection qu'on pourrait lui faire d'entretenir deux « rapports avec lui » sous-entendu incompatibles avec ses analysants : dans la séance et au séminaire. Il évoque « une limite où le contrôle externe s'arrête ». Son idée est d'opérer un « lavage de cerveau » et permettre à ceux qui participent de ces deux positions de mieux lire. En tout cas ces deux rapports, « celui où l'on m'entend et celui où de moi l'on se fait entendre », sont encadrés :

Dans la cure, il y a le fantasme de l'analysant qui structure son symptôme. Au séminaire, il y a celui de Lacan mis au travail de sa déconstruction.

Un analysant peut d'ailleurs alimenter la recherche du séminaire au prix d'une inflation passagère de son narcissisme : « Tu as été cité au séminaire ! ». Un analysant lui rapporte une remarque de Ferenczi :

« Le développement de la sexualité génitale, dont nous venons chez l'homme mâle de schématiser les grandes lignes, subit chez la femme...*eine meist ziemlich unvermittelte Unterbrechung*, une interruption *meist* le plus souvent *ziemlich* assez *unvermittelte* sans médiation, non négociée, sans intermédiaire. Cette interruption est caractérisée par le déplacement de l'érogénéité du clitoris (pénis féminin) à la cavité vaginale. L'expérience analytique nous incline cependant à supposer que, chez la femme, non seulement le vagin mais

aussi d'autres parties du corps peuvent se génitaliser *nach Art der Hysterie* à la façon de l'hystérie en particulier le mamelon et la région qui l'entoure. »

Autrement dit, pour Ferenczi, ce déplacement du clitoris au vagin est équivalent à tout autre mécanisme hystérique. Ce qui peut surprendre à deux titres : 1) l'accès à une génitalité aboutie serait un fait hystérique, 2) ce déplacement consiste à quitter une zone hypersensible pour occuper un lieu qui dans ses trois-quarts supérieurs est strictement insensible au toucher et à la chaleur.

Ceux qui s'intéressent aux fantasmes de Lacan, après son « lavage de cerveau », ne manqueront pas de relever cette idée intéressante de « déverser [dans un vagin] des déluges d'eau brûlante... » (idée qui pourrait faire regretter la disparition du flot urinaire de la liste des objets *a*).

Relevons plutôt l'occasion qu'il y prend de résoudre une difficulté de la théorie génétique de la psychanalyse devant l'hystérie : est-elle le stade le plus précoce (névrose la plus primaire) ou le plus tardif (névrose la plus avancée de l'achèvement génital). Il n'y a pas lieu de s'étonner que c'est en un lieu vide et insensible que la physiologie offre son point fonctionnel le plus favorable au désir génital si l'on prend un point de vue structural et qu'on reconnaît « la fonction essentielle de la place du blanc, la place du vide » pour tout désir (quel qu'en soit le stade). Ce vide n'est pas l'apanage du vagin. Il est structural mais, dit Lacan, « il y a obstacle à ce que nous le voyions directement ». Pour le voir il faut faire un détour nécessaire par l'angoisse. Laquelle est encadrée.

– Un miroir a des limites (p. 101)

Est-ce que les limites du miroir A dans le schéma optique sont celles du fantasme ?

Autour du miroir : rien de visible. Un premier manque à voir entoure le cadre. Dans le cadre du miroir se cache un autre manque : l'œil ou le regard qui organise le tableau est absent du tableau (dans le schéma optique).

(Note B. V. : La constitution du fantasme ce serait l'identification entre le bord quasi ponctuel du regard absent au-dedans et le bord du vide extérieur au cadre : *cross-cap*.)

Par cette opération naît l'illusion d'un monde réel sans contours et la dévalorisation conséquente de toute image faite par l'homme : « L'image parfaite est sans contour » aurait écrit Lao-Tseu dans le *Tao-Te-King*¹. Autrement dit : elle n'existe pas. C'est une des raisons pour laquelle de nombreuses traditions portent suspicion sur l'image. Le *cross-cap* est la structure du fantasme névrotique selon Lacan. Il n'est apparemment pas bordé mais il contient un bord interne masqué qui va se révéler, en même temps que son hétérogénéité, au-delà de l'angoisse, par le cauchemar, le passage à l'acte et *l'acting-out*.

Cependant, d'être sans contours n'implique pas que ce soit un plan projectif (*cross-cap*). Ce peut être un plan infini, une sphère, un tore etc. L'objet *a* y prendrait d'autres aspects.

– L'angoisse est encadrée parce que le fantasme lui-même est encadré et que l'angoisse en révèle le cadre :

Lacan dit (p. 102) que, dans le fantasme qui apparaît encadré dans les fenêtres du rêve de l'Homme aux loups, « vous y reconnaîtrez, sous ses formes les plus diverses, la structure qui est telle que ce que vous voyez ici dans le miroir de mon schéma [optique] ». Ce n'est pas tout à fait exact puisque dans ce schéma l'objet *a* n'apparaît pas. Dans *Remarque sur le rapport de Daniel Lagache* Lacan introduit un mouvement de bascule du miroir pour que se livre le ressort de l'illusion du fantasme, laquelle se dissipe crûment dans le rêve de l'Homme aux loups.

Deux aspects structuraux du fantasme apparaissent dans ce rêve :

Le premier : Le fantasme est encadré : le fantasme recouvre la fente dans l'Autre qui est une des apparitions du réel. Mais ça n'apparaît que dans des épiphanies singulières comme le cauchemar.

Le deuxième : Il est hétérogène, fait d'un support plus un objet que Lacan va imager par son vase troué complété d'un *cross-cap*. (P.103).

¹D'après Abdelwahab Meddeb, *Contre-prêches*.

L'Homme aux loups : arbre et loups qui regardent.

Lacan associe alors sur le dessin d'une schizophrène fait également d'un arbre mais où des mots remplacent les regards pour écrire : « *Io sono sempre vista* » : « Je suis toujours vue ». Lacan rappelle que *vista*, c'est aussi une vue, au sens de la carte postale. Il y a plusieurs différences entre le cauchemar de l'Homme aux loups et le dessin de cette jeune femme :

Pour elle c'est *sempre*, dans la vie ordinaire, et non pas subitement, dans un cauchemar et dans l'encadrement d'une fenêtre.

Ensuite ce n'est pas une irruption de regards dans l'image mais des mots qui disent que son être se réduit en permanence à un objet de jouissance de l'Autre. Cet état permanent ne peut être qualifié d'*Unheimliche*, car l'*Unheimliche* suppose un *Heimlich* or elle semble plutôt souffrir de la perte de son *Heim*.

Il va se poser un problème dans la suite du séminaire de distinguer cette hétérogénéité du fantasme (\$ ◇ a) de celle de l'image spéculaire entre i () et a. C'est une question clinique cruciale.

– L'*Unheimliche* est encadré mais ce n'est pas par l'attente de sa survenue. « Soudain ce qui ne se dit pas (*Man darf nicht*) va se dire (*Man kann*). Le rideau va se lever et lever le petit moment d'angoisse qui précède. « Allons-nous dire que je sollicite l'encadrement de l'angoisse dans le sens de la ramener à l'attente, à la préparation, à un état d'alerte ? » ... « Ce qui va arriver, on va bien le recevoir. ».

« C'est l'*Erwartung*, la constitution de l'hostile comme tel, c'est le premier recours au-delà de l'*Hilflosigkeit*, la détresse. ». « Mais l'angoisse est autre chose ». « L'attente peut servir d'encadrement mais « pour tout dire pas besoin de cette attente, l'encadrement est toujours là ». (p.104). Le cadre ne serait donc pas lié essentiellement à une disposition préalable de la conscience. Il serait de toute façon là puisque notre réalité elle-même est encadrée.

– Une difficulté du texte.

L'angoisse « c'est quand apparaît dans l'encadrement ce qui *était déjà là*, à la maison, *Heim* » Mais qui était déjà là ? Quel hôte² ? Quel hôte hostile ? Ce n'est pas, semble-t-il, de cet hôte hostile qu'il s'agit. Car celui-là est déjà passé par les tamis de la reconnaissance.

C'est le surgissement de l'*Heimlich* (p. 105, ou plutôt du *Geheimnis*, resté *unheimlich*) dans le cadre qui est le phénomène de l'angoisse.

« Ce qui est de l'*Heim*, du *Geheimnis* n'est jamais passé par ces détours, par ces réseaux par ces tamis de la reconnaissance, il est resté *unheimlich*, moins inhabituable qu'inhabitant, moins inhabituel qu'inhabité ».

(Note B. V. : Quelle sorte d'objet non pas rare mais « inhabitant et inhabité », hors de tout *habitus*, i.e. de toute façon de paraître, peut donc surgir ainsi ?)

Une patiente me raconte : « Ma fille ouvre la valise personnelle où elle range ses vêtements de sport : Cri, recul de trois mètres, appel au secours ! Un tout petit escargot est accroché à la paroi interne de la valise. Je lui dis : « Arrête, ce n'est qu'un escargot ! Si encore c'était un serpent, je comprendrais ! »

Pour la patiente, c'est sûr, l'escargot avec sa petite maison sur le dos est tellement passé par les tamis de sa reconnaissance qu'il est sympathique. Le serpent aussi y est passé, mais lui reste hostile, trop près du *Geheimnis*, du secret non-sens du sexuel, de la coupure qu'occupe en urgence un regard phallicisé.

L'escargot c'est le surgissement soudain de l'objet a qui a répondu pour le sujet lui-même au *Che vuoi* ? et cela par un des objets de jouissance propres à se détacher d'un orifice du corps. En fait c'est l'objet a encore dans sa coquille mais qui pourrait surgir. Il est déjà-là lové dans

²Hôte vient de *hospes*, *itis*, lui-même contraction de *hostis-ipse*, l'ennemi lui-même. En fait, ce n'est pas à proprement parler l'ennemi mais l'étranger (et donc éventuellement ennemi) soumis à une loi d'hospitalité réciproque.

l'escargot qui, lui, est plus ou moins apprivoisé dans le monde interprété mais c'est d'apparaître *unvermittelt* dans le plus intime que la menace s'allume dans le moi.

L'angoisse n'est pas sans objet, elle « a une autre sorte d'objet que toute appréhension structurée par la grille de la coupure, du sillon du trait unaire, du « c'est ça », qui toujours, en opérant, si l'on peut dire, ferme leur lèvre. » ...

« La lèvre ou les lèvres de cette coupure deviennent lettre close sur le sujet, pour, comme je vous l'ai expliqué la dernière fois, le renvoyer sous pli fermé à d'autres traces.

Les signifiants font du monde un réseau de traces, dans lequel le passage d'un cycle à l'autre est dès lors possible. Ce qui veut dire quoi ? ... Le signifiant engendre un monde, le monde du sujet qui parle dont la caractéristique essentielle est qu'il est possible d'y tromper. »

Le cadre contient donc un monde interprété, *i.e.* fait d'un tissu signifiant et de signifiés stabilisés. Dans ce monde il est possible de tromper grâce à cet objet *a* hors signifié qui fait pivot, aiguillage aux chaînes signifiantes. Mais ce même objet *a*, Lacan l'assimile à ce roc de la castration dont parle Freud. (Leçon VIII). Parce que lui, ne trompe pas, non pas qu'il dise la vérité mais que le sujet ne puisse nier que là, il est concerné. Il est remarquable que son surgissement dans le cadre soit aussi le surgissement du cadre lui-même. Ce qui identifie le bord du miroir à ce qui n'apparaît pas dans l'image.

(Note B. V. : Une question récidivante : cet objet qui menace de surgir aussi bien dans le monde interprété que dans mon image spéculaire est-il le même hors des névroses ?)

Un homme raconte que dans son enfance, fouillant dans le grenier, il trouve une malle. Il l'ouvre et découvre des vêtements de bébé moisissus qui sentent horriblement la pourriture. À l'âge adulte après des épisodes de rupture répétant les abandons de l'enfance, il fait un délire qui oscille de la paranoïa à la mélancolie : de « on m'accuse » à « je répands de mauvaises odeurs ». Il finira par se suicider. Le cadre ne tient pas. L'objet ne répond pas pour maintenir dans l'invisible le désir du sujet : le sujet s'y est réduit et inclus

– L'angoisse n'est pas un sentiment.

Cet abord structural de l'angoisse, en faire « cette *coupure même* sans laquelle la présence du signifiant, son fonctionnement, son entrée, son sillon dans le réel, est impensable », permet de dire que l'angoisse n'est pas un sentiment mais un « pré-sentiment, d'avant tout sentiment ». (p.105) Distinguons l'affect qui ne trompe guère du *senti-ment*.

L'angoisse est ce qui ne trompe pas, le hors de doute. Le doute « obsessionnel », apparemment angoissant n'est fait que pour la combattre. (Cf. le climatoscpticisme non scientifique).

La sortie de l'angoisse se fait par l'acte, c'est-à-dire une sortie du cadre, en éclipse ou parfois définitive.

« Agir c'est arracher à l'angoisse sa certitude », ce qui veut dire que l'action soulage de l'angoisse tout en lui volant sa certitude. Sans doute faut-il distinguer. L'*acting-out* évite l'angoisse, alors que le passage à l'acte la résout... momentanément ?

Un dernier mot : Lacan rappelle que le désir et la loi c'est la même chose : c'est une seule et même barrière contre l'accès à la Chose. Autrement dit le cadre de la loi est le même que celui du désir et préserve de l'invasion de l'Autre.

